
Présence noire

Author(s): J.-P. SARTRE

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 28-29

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346674>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

Présence noire

par J.-P. SARTRE

Alioune Diop a eu raison d'appeler sa revue **Présence africaine**. Bien des pays ont été tour à tour présents à nos soucis : hier l'Allemagne, aujourd'hui l'U.R.S.S. et les Etats-Unis. Mais l'Afrique, pour beaucoup d'entre nous, n'est qu'une absence, et ce grand trou dans la carte du monde nous permet de conserver une bonne conscience. Les quelques noirs qui vivent ici, nous les aimons bien, nous les considérons avec estime, nous les traitons sur un pied d'égalité, et c'est assez pour que nous considérions la France comme la terre de la liberté. Lorsqu'on vient nous parler de ce qu'on nomme, aux U.S.A., ségrégation, nous brûlons d'une indignation sincère ; mais c'est au plus fort de cette indignation que nous sommes le plus comiques et le plus coupables. Bien sûr, les Martiniquais ou les Sénégalais qui viennent faire leurs études en France, nous les prenons pour nos égaux. Mais combien sont-ils ? Sait-on à quel filtrage soupçonneux, à quelle sélection sévère ils ont été soumis ? Mesure-t-on la longueur et les obstacles du chemin qui mène des villages du Congo aux facultés de Paris ? Après tout, on accepte aussi, de temps en temps, à Vassar College, près de New-York, une étudiante de couleur. Ces quelques invités, qu'on a laissés entrer après leur avoir fait subir tous les rites de l'initiation, ce sont des otages et des symboles. Ils témoignent, à nos yeux, de notre mission civilisatrice ; en les honorant, nous avons conscience de nous honorer ; chaque poignée de main que nous donnons ici à un noir efface toutes les violences que nous avons commises **là-bas**. Ici, les noirs sont de beaux étrangers courtois qui dansent avec nos femmes ; **là-bas**, ce sont des « indigènes » qui ne sont pas reçus dans les familles françaises et qui ne fréquentent pas les mêmes lieux publics. Ici, nous allons à leurs réunions, à leurs bals ; **là-bas**, la présence d'un noir dans un café de Français ferait scandale. Ici, ils font figure d'étudiants aisés, ils se préparent à des métiers bourgeois ; **là-bas**, il n'est pas rare qu'un travailleur indigène soit payé 150 fr. par mois (1). **Là-bas** : mais nous n'allons pas y voir ; nous ressemblons à ce puritain qui voulait bien manger de la viande, à condition qu'il pût s'imaginer qu'elle poussait sur les arbres et qui refusa toujours

(1) Dans un pays où le poisson coûte 25 fr. le kilog. et la viande 70 à 80 francs.

PRESENCE NOIRE

d'aller voir aux abattoirs la véritable origine des biftecks qu'on lui servait. Je souhaite que *Présence africaine* nous peigne un tableau impartial de la condition des noirs au Congo et au Sénégal. Point n'est besoin d'y mettre de la colère ou de la révolte : la vérité seulement. Cela suffira pour que nous recevions au visage le souffle torride de l'Afrique, l'odeur aigre de l'oppression et de la misère.

Mais il dépend surtout de nous que l'Afrique nous soit présente. Un livre, si beau soit-il, ne donne rien que l'on ne s'y prête ; et ce qu'on y trouve est à l'exacte mesure de ce qu'on y cherche. Il est cent manières de rendre cette revue inoffensive. Je redoute surtout que, forts de nos mille ans de littérature, de nos Villon, de nos Racine, de nos Rimbaud, nous ne nous penchions sur les poèmes et les nouvelles de nos amis noirs avec cette indulgence charmée qu'ont les parents, au jour de leur fête, pour le compliment de leurs enfants. Gardons-nous de voir dans ces productions de l'esprit un hommage rendu à la culture française. Il s'agit de tout autre chose. La culture est un instrument ; ne pensons pas qu'ils ont élu la nôtre ; les Anglais eussent-ils occupé le Sénégal, au lieu de nous, les Sénégalais eussent adopté l'anglais. La vérité, c'est que les noirs tentent de se rejoindre eux-mêmes à travers un monde culturel qu'on leur impose et qui leur est étranger ; il faut qu'ils retaillent ce vêtement tout fait ; tout les gêne et les engonce, jusqu'à la syntaxe, et pourtant ils ont appris à utiliser jusqu'aux insuffisances de cet outil. Une langue étrangère les habite et leur vole leur pensée ; mais ils se retournent, en eux-mêmes, contre ce vol, ils maîtrisent en eux ce bavardage européen et, finalement, en acceptant d'être trahis par le langage, ils le marquent de leur empreinte. Pour ma part, je considère avec admiration l'effort qu'ont fourni ces auteurs, malgré les conditions de leur vie, contre eux-mêmes et contre nous, pour se conquérir dans et par le langage hostile des colonisateurs.

Je souhaite que nous apprenions à lire ces œuvres et que nous sachions gré aux noirs d'enrichir notre vieille culture cérémonieuse ; embarrassée dans ses traditions et son étiquette, elle a bien besoin d'un apport neuf ; chaque noir qui cherche à se peindre au moyen de nos mots et de nos mythes, c'est un peu de sang frais qui circule en ce vieux corps. Il faut que la présence africaine soit, parmi nous, non comme celle d'un enfant dans le cercle de famille, mais comme la présence d'un remords et d'un espoir.

